HENRY MAUBEL

AMES DE COULEUR

COLLECTION DU « RÉVEIL »

A BRUXELLES

CHEZ EDMOND DEMAN, LIBRAIRE

Rue d'Arenberg, 16

MDCCCXCV

MLPO 20088

CET EXEMPLAIRE A ÉTÉ RÉSERVÉ

A *Monsieur Grégoire le Roy*

LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

Frédéric Fiche

à Grégoire Le Roy
poète fainéant

AMES DE COULEUR

IL A ÉTÉ TIRÉ :

350 *exemplaires sur papier vergé français de cuve*
8 *exemplaires sur Japon*

HENRY MAUBEL

AMES DE COULEUR

COLLECTION DU « RÉVEIL »

A BRUXELLES

CHEZ EDMOND DEMAN, LIBRAIRE

Rue d'Arenberg, 16

MDCCCXCV

DU MÊME AUTEUR :

Miette
Étude de Jeune Fille
Quelqu'un d'Aujourd'hui
L'Eau et le Vin
L'Idéoréalisme de quelques Écrivains

EN ÉLABORATION :

Religion d'Amour

Tout homme qui s'analyse sentira trembler en lui deux mondes qui se pressent et se pénètrent dans un embrassement d'extase et de douleur. Ce charme inquiet est plus poignant à mesure que les forces de l'esprit et les instincts naturels s'approchent de l'équilibre. On vit alors dans un mirage, balancé entre une terre que l'esprit rend diaphane et des régions sereines où s'engagent encore les formes de la matière.

Octave Pirmez.

I.

à André Gide.

Mad et Miette sont venues à moi par l'allée des souvenirs.

Quand je les aperçus, c'était dans la lumière mal posée du matin, deux silhouettes vagues qu'on ne voyait pas marcher.

Mad glissait d'une allure unie, les yeux levés comme quelqu'un qui cherche à se rappeler quelque chose. L'allure de Miette était rompue et indécise. Elle s'arrêtait souvent au bord de la route pour cueillir des fleurs.

D'abord ce fut comme si elles allaient passer à côté de ma vie.

Elles frolèrent le mur du jardin et, laissant le seuil, firent un long détour à travers la campagne. Puis elles vinrent, avec une grande douceur, se poser devant moi et je sentis à l'ardeur de leur silence combien elles étaient vivantes.

J'avais éprouvé quelque inquiétude de cette arrivée. Aux heures graves de l'âge les commencements d'amour sont tristes et on hésite à l'entrée des chemins inconnus. Elles le devinèrent et se mirent à vivre si familièrement que je crus qu'elles venaient seulement de rentrer d'une promenade pareille à toutes celles que nous fîmes ensemble depuis lors.

Nous passâmes notre première soirée au jardin ; je me le rappelle. Christian y était aussi et nous nous étions si bien reconnus les uns dans les autres que nous n'avions plus rien à nous demander.

Une nuée de moustiques dansait sur l'étang. C'était la fin de l'été.

Christian nous quittait quelquefois.

Mad et Miette erraient sans cesse à mes environs. Les premiers jours elles me parurent si

frêles que je me demandai si elles n'allaient pas mourir. Je les voyais s'éloigner et disparaître au tournant de l'allée, comme des êtres aimés qu'on ne reverra plus.

Mais les chères créatures de ma vie valaient mieux que moi, car ma tristesse me les ramenait toujours.

Elles étaient pâles d'avoir tout le sang au cœur et si leur sourire me semblait las c'est qu'il avait un long voyage à faire pour monter de l'âme jusqu'à leurs lèvres.

La présence de Miette c'était le gazouillis fantasque et défaillant des oiseaux dans les arbustes du jardin. La présence de Mad c'était le chant de la chûte d'eau, la chûte égale et perpétuelle de l'eau vivante qui baignait le pied du château silencieux pour se perdre dans la forêt.

Miette avait une petite âme ronde, tremblante à la lumière ainsi que les pauvres planètes que nous voyons perdues et désemparées dans la nuit du ciel.

L'âme de Mad s'allongeait en aspiration sous

une couronne de flammes que le vent froid courbait et bleuissait douloureusement.

Les pensées de Mad étaient dans son âme comme des anges au purgatoire.

Miette écoutait leur voix en jouant au tennis.

Elle s'était arrêtée souvent sous ce pressentiment de bonheur qui devait la mener vers Mad et ses pensées s'envolaient, joueuses, dans le rêve où celles de Mad priaient passionnement.

Les fleurs vives du bord de l'eau se prolongent en reflet jusqu'au fond de l'eau.

Miette commençait à comprendre que le plaisir aussi a sa destinée.

Jadis quand elle passait de longs étés à la mer, elle entendait la vie de la mer comme un petit enfant entend le chant qui le berce.

La paresse qu'y goûtait son corps sensuel eut pu la prendre toute car, délicieusement l'âme, ici, se laisse couler dans la chair qu'une apparence d'infini caresse. Heureusement la mélancolie était au bord de l'horizon et il n'avait fallu rien de plus qu'une heure de tourmente pour révéler à Miette la beauté active de la mer.

Les nuées molles s'étaient défaites au choc des lames et la lumière du ciel avait rayonné sur l'eau.

Puis elle avait rencontré Mad et leurs âmes s'étaient liées.

Maintenant, quand elle se baignait, l'eau, autour d'elle, était argentée comme en octobre où la brume des longues nuits pensives fait les matins si purs.

— Je suis vieille, disait-elle, avec un soupir évaporé en sourire, tant elle trouvait extraordinaire de porter comme une grande, un peu de clarté et de pouvoir parler d'un passé où elle s'aimait encore de loin.

Chères miennes, vous n'êtes pas des fantômes pour ceux dont la souffrance a coloré vos âmes. Vous fûtes la progressive incarnation de mon désir d'être et la maison que j'habite est pleine de vous.

Donnez-moi vos mains, vos yeux, vos lèvres pour peupler ma solitude.

Donnez-moi vos étreintes, vos regards et vos baisers pour animer mon silence.

Je me sens fidèle aux âmes et à leur image.

Où elles passent la vie s'éveille.

Aussi nous souciions-nous peu des chemins de nos promenades.

Lorsque Christian était là c'était lui qui nous conduisait.

Il connaissait mieux que moi les chemins et je lui demandais des conseils de spiritualité comme à un frère.

Nous causions en suivant lentement le chemin qui monte, le chemin qui ne cesse pas de donner l'effort par lequel on se sent vivre et dont, si vieux qu'on vive, on ne verra pas la fin.

Mais les pas des aimées s'attardaient à la montée. Leurs voix s'éloignaient de nous. Je les sentais s'effacer, inutiles, résignées, serrées l'une à l'autre comme par la crainte d'un danger, le découragement faisant choir de leurs bras les fleurs qu'elles avaient cueillies.

D'une voix de reproche elles me disaient en rentrant :

— Nous avons traversé de merveilleux

paysages et tu n'en as rien vu. Quand tu es seul avec nous tu te promènes bien mieux.

Et je leur voyais l'air navré qu'elles eurent un soir d'automne où nous étions assemblés le visage contre la vitre à regarder le paysage mourant et déjà noir.

Alors je les emmenais à mes côtés.

Nous ne parlions plus.

Elles mettaient leur orgueil à se tenir silencieuses en respect de mon silence et recueillies.

Je les prenais par le bras.

Se promener au bras de quelqu'un qui pense cela donne la sensation de la pensée.

Leur sensibilité m'orientait.

Au reste, le pays était simple et nous n'aurions pas pu nous égarer.

Nous allions ainsi par la drève voûtée d'ombre en laissant le chemin s'ouvrir interminablement devant nous.

Aujourd'hui nous avons marché depuis le matin jusqu'à la nuit tombante.

Au retour nous nous sommes reposés au bord de l'eau. J'avais très soif.

Mad et Miette ont puisé de l'eau du lac à la place où se mirent les fleurs et me l'ont donnée à boire dans leurs mains jointes.

Et voici que nous rentrons de cette longue promenade pour écrire.

Elles ont tiré les rideaux devant les fenêtres, puis elles se sont assises. Je n'ai pas vu leurs yeux se fermer.

Le silence du milieu de la chambre s'est propagé, monte au long des murailles et nous enferme.

Elles se sont endormies.

Elles dorment profondément. J'entends battre leurs cœurs.

II.

à Camille Mauclair.

Ils vivent dans l'univers de leur intimité sous le règne d'un amour immense et pur. Christian pense et il entend que sa pensée résonne dans le cœur de Mad. Leur maison est la première où le soleil entre au printemps. Il s'y loge et rayonne de là par toute la campagne.

— Rêver la vie, dit Christian, c'est la perpétuer.

— Si nous vivions d'abord un peu de ce rêve, dit Mad ; il nous en restera toujours assez. Nous sommes riches !

— Tu dis la vérité. Prends-en, prends-en Mad ! Par ton cœur, par tes sens, par ta chair ardente

et lumineuse, tu as raison. Et, tels que des prodigues dilapidant un héritage ils mangent leur rêve et la plante de vie ainsi émondée croît plus vigoureusement de leurs cœurs étroitement unis.

Ils passent des journées à cueillir les fruits de leurs lèvres, des journées pendant lesquelles il n'y a plus entre eux que des baisers. Après ceux de leurs bouches, ceux de leurs yeux et ceux de leurs pensées les tiennent en adoration, dans l'alentissement de l'être, quand vient le soir qui les ravit et les dépayse chaque fois comme un instant nouveau.

C'est alors que, pour Christian, les pensées montent au jour et les mots vivent du livre qu'il a en lui et qu'il s'arrache feuillet par feuillet.

Les mots ont un visage et lui parlent mystérieusement. Lorsqu'il voulait les asservir, les mots patients se sont émus ; meurtris et brûlants de fièvre, ils lui ont révélé des choses ineffables.

Il sait maintenant que les mots sont humains, qu'il faut qu'on les écoute et qu'on les aime. Il l'a dit à Mad qui les câline et s'en charme comme de petits êtres venant de lui.

Pourtant, du milieu de son amoureuse joie, elle lui demande quelquefois :

— Quand en aurons-nous un vrai, un petit mot... de chair ?..

— Un gosse ?!. fait-il distraitement....

Mais elle se tait parce qu'elle a vu le visage de Christian se voiler de silence et parce qu'elle sait qu'il est absent d'ici pour un instant.

Toute seule elle écoute un frôlement d'ailes grises, soyeuses autour de ses désirs blottis. Ce frôlement emplit la chambre où la pendule au tic-tac tisse de l'éternité. Ce frôlement vient sur elle; il est religieux, il la couvre, il la calme.... Et soudain, elle tressaille : des souffles frais l'éventent ; les ailes s'ébrouent et s'ébattent dans un chuchement de crécelles de soie et Christian, relevant vers elle un visage ébloui :

— Oh ! Mad, Mad, les mots vivants, les vois-tu, les sens-tu ?... J'en ai plein les mains.

Elle bondit vers lui, avec tous ses désirs impatients de s'envoler et qui heurtent sa gorge. Elle serre frénétiquement de ses menottes ces mains puissantes, ces mains pleines et l'entraîne vers la

lumière, vers la campagne où consommer avec lui la pensée incarnée et savourer la sensation qui vient de naître.

Il s'est assis auprès d'elle.

Des gens passent en levant la tête sous le balcon fleuri où s'installe leur bonheur. Elle a gardé dans les siennes les mains fortes, les mains aimées. Leurs regards vont aux paysages du bord de leur imagination — des plaines de bruyères, des étangs, un village, une forêt et, là-bas, la mer ! — encadrant de sites étranges la région où ils vivent.

— Tu lisais ?

— Le conte que tu m'as dédié.

De sa voix mélodieuse Mad en récite en phrases courbes la fin qu'elle sait par cœur :

« Oh ! c'est froid dit la petite.

» C'est délicieux ! viens !..

» Elle se laissait couler lentement sous les » baisers.....

» Le vent rejoignit les tiges dans un bruissement » et fit s'entrecaresser, par dessus leurs têtes, les » têtes noires des roseaux. »

— Est-ce qu'ils ont continué à s'embrasser ? demande Mad.

— Jusqu'au fond de l'eau.

— Est-elle profonde ?

— Infiniment !

— Et.. ils n'ont plus pensé à rien ?

— A rien.

En disant cela, Christian amortit sa voix. Mad, sans le savoir, l'imite. Ils bavardent en sourdine. Leurs rêveries enlacées glissent des hauteurs vers le sol de l'allée qui passe au pied de leur maison

Les feuilles des marronniers tombent en nuées. L'allée est tapissée de cuivre rouge. L'air qui vivifiait décharne. Ses caresses dépouillent les branches. Elles se raidissent dans la mort. Sous les branches noires qui ne peuvent plus se joindre et qui grelottent au soleil pâle, voici le cortège des nourrices et des bébés.

Christian se penche :

— Te rappelles-tu qu'il passait au printemps?... il allait vers la mer.

— Oui et tu en étais fâché, méchant. Ça gênait tes pensées... Les bébés adorables !...

Lui, sans paraître entendre :

— Ils vont vers la ville. On ne la voit pas d'ici.

Mad regarde les bébés disparaître au tournant de l'allée :

— Ils reviennent d'une longue promenade qui a duré tout l'été. Ils rentrent.

— Ils auront chaud ! dit-il.

— Tu as dit ça comme quelqu'un qui frissonne.

— Ne vois-tu pas que le jour meurt ? Le chemin s'ouvre à l'hiver. Du froid livide nimbe les têtes.

Puis il se tourne vers la chambre :

— Il va falloir bientôt que nous fermions la fenêtre.

— Attends que tout le soleil soit sorti.

Il demeure pensif. Des choses le hantent. Il retire ses mains des mains de Mad. Il se sépare d'elle et, après un instant, elle entend sa voix qui, du fond de la chambre obscurcie, l'appelle :

— Mad ! Mad !

Elle y court et le trouve immobile, morne, les mains ouvertes :

— Mad, les mots, tous les mots sont morts étouffés dans mes mains.

— Morts ?

Quand elle voit sur le papier, devant lui, les mots renversés, épars, inanimés, des larmes lui viennent. Elle ressent le frisson de froid et de tristesse qui a tout à l'heure, effleuré Christian ; mais elle s'approche fidèlement de lui et joint, d'un enlacement, leurs têtes :

— Ecris.

Il hésite.

— As-tu chaud ?

— Oui, ta joue brûle ; mais je ne vois presque plus clair ; le soleil est parti.

— Pas tout le soleil ! Ecris toujours !. fait elle en lui communiquant la joie de ses yeux et de ses lèvres. Et, malgré que l'ombre s'amasse, déjà les mots, touchés par leurs haleines et leurs regards anxieux, semblent se colorer et se mouvoir.

Avant que Christian l'ait compris, Mad, qui les sent renaître, s'écrie, follement heureuse, en l'embrassant plus fort :

— Tu vois ! tu vois !

Alors Christian l'attire toute et, avec le geste de l'imprégner de silence, d'une voix close, il

murmure comme si vraiment la vie le ressaisissait :

— Oui, tes baisers, tes baisers !.. donne m'en... sans rien dire !..

III.

à Frédéric Friche.

La journée déclinait. Christian était seul devant la plage unie, étendue, dépeuplée. La mer ne portait plus de navires ; elle recommençait à monter, joyeuse comme une enfant, remblayant de ses remous les chemins qui vont d'une terre à l'autre, effaçant les sillages. C'était la solitude heureuse jusqu'à l'horizon qui semblait se déplier vers lui, vers sa pensée, en une marée d'espace, par dessus la mer libre, enflée de joie, lustrée de soleil.

Une jeune femme inconnue se profila sur le plan moiré d'or de la mer. Elle passait contre l'eau.

Elle y passait harmonieusement, mariée au paysage et les vagues blanches du bord venaient lui lécher les pieds. Elle voyageait dans un limbe. Etait-ce un effet de mirage au couchant ou l'exhalation de ses songes s'attardant sur elle?... son corps s'allongeait dans un mouvement d'aspiration.

Elle semblait grandir en avançant, et sa tête, qui touchait à la région déjà cendrée du nord, se haussait comme pour infiniser l'écart du sable au ciel.

A force de dilater les yeux et d'épandre la vue, Christian ne fixait plus bien les formes et les couleurs. Il ne saisissait rien du détail de ce corps. La tête, petite, lui parut transparente. A la voir si diaphane il pensa qu'elle avait du soleil sous la peau. Mais quelquefois, le soir, à la plage, le soleil, dans sa chûte oblique, reflêté par le sable froid, se mire dans les visages.

Elle respirait profondément, humait l'air salin, généreux, vivifiant, se livrait éperdument à la brise montante.

Sans cesser d'être seul, Christian se sentait revivre. Le paysage s'était personnalisé au passage

de ce fantôme de chair ; il extériorisait maintenant un être comme si l'âme de quelqu'un y était devenue perceptible. Une personne était venue par laquelle se concentrait et s'organisait la vie éparse ; par les yeux de laquelle la passion close allait s'ouvrir, l'amour endormi s'éveiller. Et, tandis que l'image traversait lentement ses pensées, Christian regardait la gorge de la jeune femme se soulever et s'abaisser selon le rhythme de la mer.

Il vit alors que la petite tête perdait ses contours comme si l'eau des yeux submergeait le visage et le noyait dans le ciel ; il vit que les pieds suivaient un chemin en pente qui s'enfonçait dans le sable et, à travers cette poitrine gonflée de désirs, il vit houler la mer.

Il crut avoir rêvé en regardant l'horizon.

Pourtant l'inconnue existait. Il la rencontra quand les cloches des hôtels sonnèrent la joie mélancolique de l'heure où l'on s'assemble autour des tables, les joues fraiches, le corps délicieusement battu, l'esprit encore résonnant de l'animation des jeux ; l'heure où l'âme calme se prolonge

vers le soleil qui descend dans la mer ; l'heure émolliente où les âmes se baignent.

Elle avait l'air triste des êtres auquels toute possession échappe et qui vivent sans même la certitude de leur vie présente ; l'allure lente, les mouvements silencieux, le visage fermé sur du rêve.

Sensualisée toute, elle vibra d'un étrange accord réminiscent et Christian eut, dans un éblouissement, la vision de l'harmonie incarnée qui avait passé à la plage.

L'un devant l'autre ils furent pendant un instant, comme des étrangers penchés au bord d'un puits et dont les regards s'étreignent au fond de l'eau.

Se devinèrent-ils les arrivants d'un même voyage ?... Eurent-ils l'intuition d'un amour infiniment sensible qui se serait hyperesthésié avec leurs souffrances ?...

Quand leurs regards se désunirent, ils étaient tout meurtris.

IV.

à ma sœur Alice.

La fenêtre de Christian s'ouvrait sur un jardin qui était le paradis des oiseaux d'alentour. Ils venaient nicher tous en ce carré touffu de plantes, humide et assombri comme un sous-bois.

La ramure fine, balancée, d'un sorbier chatoyant du vert-paon au vert-ardoise, mélodiait à rhythmes calmes ou passionnés sur un fond de lierre vieux qui donnait à ce jardin des profondeurs sylvestres.

On n'y voyait pas de fleurs trop familières ou sensuelles mais, par l'opulence de ses plantes et l'harmonieuse variété de leurs essences, il apparaissait comme un jardin féerique en brocart de

feuillage; jardin d'exception vraiment ombrageux et sauvage fait pour des âmes lointaines de penser dans le silence.

Le sorbier était en fruits.

La clématite dont les tigelles tremblantes filigranaient d'or la fenêtre au soleil levant, venait de fleurir.

Christian regardait, dans la perspective, éclater la rougeur coraline des sorbes au cœur des fleurs ophéliennes, d'un violet pâle : la tête de Miette surgissant au détour du chemin fut sous sa fenêtre.

Elle fit un mouvement pour s'enfuir, puis s'arrêtant, les yeux en l'air, elle exprima son ravissement :

— Les jolies ailes de fleurs, toutes les corolles de papillons !...

Mais le regard de celui qui pensait, avait franchi les murs bas et vaguait par la campagne.

Comme pour s'excuser d'être devant lui, elle dit : J'étais venue pour planter tout ça ; et voyant qu'il s'intéressait à ce qu'elle apportait au jardin, elle lui montra, pêle-mêle dans son tablier retroussé

en corbeille, des tiges tranchées de boutures et de petites plantes aux racines dénudées et crispées auxquelles s'était collée un peu de la terre dont on avait voulu les arracher.

— Rendez bien vite ces plantes à la terre, lui dit Christian. Elles ont l'air blessé d'oiseaux qui ne chanteront plus !

— Je pensais qu'elles seraient mieux ici, ... sous la fenêtre ..... Tenez, cette glycine, elle escaladera le mur, pour voir .....

— Que voir ?...

— Ce qu'on voit d'où vous êtes. Qu'est-ce qu'on voit de là-haut, dites ?...

— La campagne.

— Pas la mer ?

— Non ... des chemins de terre et d'eau pour y aller....

— J'aime tant la campagne ! On ne m'y mène jamais.

— Ne pouvez-vous pas y aller seule ?

— En rêve alors ?.....

— Où vous mène-t-on ?

— Par la ville, et toujours très vite.

— Pourquoi ?

Elle haussa doucement les épaules en faisant une moue mélancolique :

— Le sait-on. On s'empresse, on est inquiet, on se précipite comme si l'on désirait toutes les choses et l'on revient les mains vides avec une grande lassitude et de la tristesse.

— Mais le jardin, la vie du jardin ?...

— La vie enclose.....

— Qui vous l'a dit ? J'y vois des forêts pénombreuses où l'on pourrait se promener pendant l'éternité.

— Oui, c'est bon la pénombre,au soir, quelquefois, quand on a sommeil de tout son cœur et l'envie de se blottir, mais au matin, quand le soleil se lève sur la campagne, quel dommage que les murs du jardin soient si hauts.

Après un temps de silence :

— Voulez-vous me dire ce que vous regardiez quand je suis arrivée tout à l'heure ?

— Ce que je regardais ?

— Oui, par delà.....

— Je crois que je regardais une barque pleine de jeunes gens qui descendait la rivière.

— La voyez-vous encore ?

— Non, elle a disparu derrière le mur de lierre et les collines qui sont en cet endroit de la rive ; mais sans doute elle va reparaître... la voilà !

Miette eut une exclamation de désir.

On chantait dans la barque.

Elle tendit une main à Christian, simula un effort pour se hausser jusqu'à la fenêtre et retomba avec un petit sourire d'ironie et de résignation, et l'on entendit les jeunes gens éclater de rire dans la barque qui filait doucement au cours de l'eau tandis que Miette levait le visage vers la place du ciel où s'envolaient le rire et les chansons.

Un nuage passa. La lumière qui coulait du revers de ce nuage dans le jardin disrayonnait en fausses lueurs effrangées, effilées, comme à travers la polychromie trouble d'une pâte de verre.

Miette considérait tristement les plantes qu'elle portait, les pauvres plantes inertes qui allaient peut-être mourir.

— Je vais venir vous aider ! lui dit Christian.

— Vous !....

Et quand il fut descendu dans le jardin, elle ajouta, ce qu'elle n'avait pas eu le temps de dire tant il était descendu vite :

— Un poëte !....

— Les poëtes sont de bons jardiniers, Miette.

Et le nuage se dissipa.

Alors, elle lui dit gaiement :

— Nous revoici comme autrefois. Vous rappelez-vous qu'un jour vous m'avez embrassée ?....

Elle retrouvait même avec un peu d'anxiété la sensation gardée vive de ce baiser à son front de petite fille.

— Depuis lors j'ai tant changé ! Je suis presque aussi grande que Mad maintenant. Où vous vient-elle ?

Elle mesurait du regard.

Christian levant la main gauche à la hauteur de son cœur et l'appuyant sur la tête de Miette lui répondit qu'elle était aussi grande que Mad, puis il l'entraîna vers le coin du jardin que baisait le soleil à son lever et là, penchés côte à côte sous

l'envolement joyeux des fleurs de clématite, ils rendirent à la vie les plantes qui intercèdent pour la terre passionnée.

V.

à Fernand Roussel.

Le visage dans les mains, l'esprit noyé au fond du lac de songe, Mad regardait monter de derrière son cœur à travers l'eau, l'image voilée d'une femme qui l'appelait.

— Mad !

L'appel battit l'eau et retomba comme un son de cloche en déroulant des ondes. Mad frissonna.

Cette voix lui étreignait l'âme d'une émotion essentielle. C'était la voix des pensées vives, la voix de la vie innée dans les fleurs colorées de sang sous la rosée.

Elle écoutait le son désenflé s'éteindre dans la

mousse des rives ; elle guettait l'afflux d'une nouvelle vague par dessus celle qui redescendait l'escalier sonore : l'appel se répéta.

La voix se posait mieux à mesure qu'elle approchait du haut de l'eau.

L'image avait le corps incliné, le bras replié, les yeux troubles d'une qui demeure dans le rêve d'un sommeil dissipé. Mad s'éveillait souvent ainsi.

Des vêtements blancs affleurèrent, puis l'épaule et le visage.

Le corps déteignait en émergeant : c'était l'eau qui était diaprée.

Et l'image surgit avec une voix de chair :

— Mad, c'est moi, me veux-tu ?

— Je ne comprends pas, madame...

— Regarde toi dans mes yeux et sois une femme.

— Dites moi où j'ai entendu votre voix.

— Au jardin un matin d'été où ton cœur était triste de sentir tout le bonheur voltiger en arômes autour de lui. Dans la cendre des crépuscules d'automne au chemin du village. Dans les saules au passage des morts inconnus qui allaient à

travers ton âme jusqu'au cimetière. Dans la voix des cloches et partout où tu as eu des souvenirs à bercer... souvent le soir au bord de l'eau.

Alors les yeux qui lui parlaient se dévoilèrent doucement et elle en vit la clarté. L'haleine pure des paroles avait raffraîchi son front. Son visage se dilatait à une sérénité pénétrante. Elle comprit que ces yeux lui apportaient un autre regard et elle fut étonnée de la grandeur de son cœur en le sentant s'épanouir.

Elle marcha vers l'image sœur, les mains tendues. L'image se détournait distraitement comme pour passer.

Mad eut peur et demanda anxieuse :

— Vous n'allez pas partir n'est-ce-pas ?.

Puis, voyant le fidèle sourire silencieux :

— C'est fou, dit-elle, est-ce que je peux vous perdre maintenant ?..

Elle redressa la tête, souleva les paupières pour laisser sortir vers le couchant l'image, un manteau gris aux épaules, la traîne alourdie d'ombre.

L'ombre contournait la haie. La voix chanta.

Mad, les yeux dans le soleil, écoutait d'une âme nouvelle la voix aimée.

VI.

à Georges Eekhoud

Les carrousels tournent.

C'est la pêche miraculeusement sensuelle des voluptés dans des filets aux mailles de lumières ; des gerbes de fleurs dans un incendie d'or et des regards parfumés qui passent et repassent en se déroulant. L'essor enivré des petites princesses d'un soir, princesses aux mains vivantes, cavalcadant dans leur rêve sous des couronnes de flamettes que le vent brosse de frissons. Elles tournent sur un fond de musiques et de décors chamarrés gracieuses et triomphales, enlevées en courbes de, galop si longues aux retombées si lentes qu'elles

semblent voguer sur les chevaux de bois du haut desquels leurs regards en lasso caressent la foule, et des serpentins roses, bleus, verts, dérubannements de corolles tendres, partent en fusées vers leur sourire.

Leurs cheveux voletants se chatouillent et s'effarouchent, car il pleut des désirs de baisers. Voyageuses, sans quitter la terre quotidienne, elles partent et repartent pour toujours. Leurs sens et leur cœur fébrile traversent un pays d'éternité. Elles se mirent dans leur joie, elles s'en caressent, et leurs lèvres desserrées, vibrantes de tous les mots rieurs qu'elles sentent y passer sans bruit, envoient de la reconnaissance aux visages qui reflètent cette joie. Il tourne, tourne en elles le carrousel, le moulin de rêve, à moudre la poudre d'or qu'il souffle aux parois de leur cœur, et longtemps après qu'elles seront redescendues à la terre où la gaieté retrouve sa mélancolie, il continuera de perpétuer en elles l'illusion sensible, le doux vertige coloré.

Dans l'orbe de lumière, des gens se sont avancés, déjà séparés de la foule, dévêtus de son

ombre, entraînés au plaisir enivrant de la corbeille tournante qui les évente de volupté. Au delà d'eux, la masse noire impersonnelle, sa houle lente de corps et, pareil à un flottement de ballons lumineux, le va-et-vient de visages levés, ovales roses bouffis, offrant à la lumière leur effaçure de traits.

Des foyers électriques promènent et font sauter des écharpes bleues, tendues, de fluide lumineux, dans les arbres et sur la foule.

Christian possède cette vie par les yeux ; n'en veut boire que l'ivresse, planté de toute son âme à l'orée de la féerie luxurieuse dont les brises lui enveloppent l'imagination.

Au dernier tour, final de joie, bouquet de cris et de rires dans un éclatement de musiques cuivrées, il arrache et ramène à lui ses regards englués. On dirait que l'ombre de ses paupières s'est abaissée sur ses yeux. La fête est finie. Il y a d'énormes déchirures dans la foule qui s'en va par lambeaux ; les toiles sont retombées, la terre est noire. Le sommeil se propage ; tout s'ensilence ; mais l'ombre a peur encore de ce trou de lumière qui

tourne ici. L'écarquillement fou de ce carrousel illuminé, c'est comme au fond du noir silencieux d'un jardin, la tache claire d'une lampe autour de laquelle giroient les moustiques.

Alors passent entre lui et la lumière deux figures surnaturelles de souffrance.

Il les avait senti passer tantôt. Il n'avait cru qu'à un souvenir. Voici la chair de ce souvenir. Elles repassent. Il les suit et s'engage dans l'ombre que la foule a tirée après elle par l'allée. La musique a cessé. On a soufflé sur la joie ; il fait un froid de cave dans l'âme. Il s'arrête et regarde en arrière : au fond du jardin, la lampe vient de s'éteindre ; le sommeil a étouffé les chansons. Les deux femmes reviennent comme pour s'assurer du chemin, s'approchent de lui, s'arrêtent. Une lueur sale, perdue, tremblante, s'égoutte d'un réverbère sur elles et s'écrase à la cagoule d'une baraque. Elles lui demandent le chemin ; il va le leur montrer. Ils repartent, cette fois, bien à trois, comme s'ils étaient ensemble ; mais sans marcher du même pas.

Christian voit mal leur visage. Elles parlent

sourdement. On dirait que la terre absorbe leurs voix. Remontant ainsi l'allée, un peu courbés, en égrenant du regard les lumerolles fauves qui clignottent, ils ont l'air de marcher par un souterrain. Sont-ce deux femmes réelles qu'il mène à ses côtés ou seulement les fantômes de ses pensées de misère, incarnations vicieuses de sa tristesse ?

Enfin voici la rue qu'elles devaient prendre. Il ne leur a rien dit. Elles marchent un peu plus traîneusement, d'une allure déçue, comme si elles avaient envie de revenir sur leurs pas inutiles. Au coin de cette rue, il y a une maison éclairée et bruyante, un restaurant ; et, en les invitant à y entrer, il les appelle successivement : « Madame » d'un ton et avec une inflexion de respect qui les déconcertent. Elles s'assoient et le regardent, méfiantes.

Il les compare à toutes les femmes de nuit qui sont ici. Ce sont deux femmes réelles ; elles n'ont plus rien de spectral. Un peu de vie factice les ranime même ; de la lumière pénètre leur chair diaphane et refait éclairantes ces deux figures qu'elles promenaient tout à l'heure ainsi que deux lanternes éteintes.

Comme la chair reprend peu à peu l'aspect de la terre à laquelle elle retourne ! Ces deux visages, dans l'ombre de la rue, étaient macabres comme de la terre fardée. Il observe leur lassitude. Elles essayent de sourire.

— Qu'est-ce qui vous fait sourire ?

Le sourire qu'elles ne pensaient pas, l'apparence de sourire qui s'était posée là dans un pli d'habitude, s'efface tout à coup, et elles se redressent avec une gravité embarrassée, cherchant vainement une attitude nouvelle. Il leur parle correctement de choses superficielles comme à des personnes auxquelles l'auraient joint des conventions sociales. Sa volonté d'être ainsi les dépayse, mais elles la servent docilement et leurs paroles sérieuses sonnent moins faux que ne sonnerait leur rire.

Autour d'eux, on murmure, on se moque de ce groupe obstinément grave d'un homme avec deux femmes, distants, fermés à tout contage de grivoiserie dans cette volière de regards, de gestes et de mots liciencieux, parmi le jacassement de perruches d'un tas de femmes qui font encore gaiement leur métier.

Le respect persistant et égal de Christian arrive maintenant jusqu'à ses compagnes. Ce respect les touche ; elles y retrouvent un sentiment oublié auquel elles ne peuvent pas donner de nom. Personne ici ne semble les connaître; elles regardent le monde autour d'elles avec une froideur élevée, comme si vaguement elles se sentaient supérieures. Elles ont déposé peu à peu leur préoccupation, leur inquiétude ; elles ne savent pas ce qui arrivera quand elles sortiront d'ici, mais elles sont en sécurité et elles mangent. Il mange un peu aussi, par politesse, et les regarde à la dérobée.

Avez-vous vu dans le cabinet d'attente d'une cour d'assises le repas d'un accusé au front duquel la mort est écrite. Il n'est pas encore condamné. Il va rentrer avec un peu de doute dans sa cellule et il mange, libre.

Christian y pense en regardant ces condamnées à la peine charnelle, âmes négatives dans une chair lasse qui n'aura jamais conscience du dégoût auquel elle est tombée.

Quand elles relevèrent la tête, il y avait des flammes de résurrection dans leurs yeux devenus

tendres et comme suppliants. Il crut qu'elles allaient lui demander quelque chose et leur offrit tout ce dont il pensait pouvoir contenter leur caprice.

Mais, sans même se consulter du regard, elles refusèrent tout. Les flammes déjà baissaient, pâlissaient. Leurs yeux redevenaient ternes, inoccupés comme des yeux regardant une route par laquelle n'arrivera personne. Ces yeux au seuil de leur cerveau vide, semblaient demander l'aumône pour un moribond : leur désir.

Ils s'étaient levés; le garçon les entourait d'égards, leur tenait la porte grande ouverte. Ils passèrent avec la sensation de refouler du respect, mais ils sentaient sur eux un silence d'attention profonde, une allée de curiosités et de moqueries vers leurs têtes détournées, et quand la porte se fut reclaquée, les poussant seuls dans la fraîcheur noire de la rue, un éclat de rires et de paroles vives agita les flammes des girandoles. On secouait de la gaieté sur leurs traces.

Une spirale de frissons ressaisit alors les deux femmes redevenues fantômales et navrées, vapeurs

de mort, ombres nuancées, apparences funèbres arrêtées un instant pour lui au revers de ce soir joyeux. Il fit le geste de leur donner la main et les salua plus profondément qu'on ne salue les morts.

Elles attendaient. Il s'éloigna.

La première regarda le fond de sa main où quelque chose de rond luisait d'or. C'était sinistre et secourable comme la flamme jaune qui luit au fond des flaques de boue dans les rues écartées et désertes les soirs de pluie. Et puis elle regarda la main de sa compagne. Elles restèrent, un instant de plus, immobiles, éblouies, un peu ivres, sans voir nettement la rue qu'elles allaient prendre, pendant que Christian remontait lentement.

Il faisait très beau par où il remontait. Les arbres touffus sous le ciel bleuâtre sablé d'étoiles retenaient un peu de la lumière des foyers éteints et le mystère y chuchotait en se balançant. Comme si ce qu'il venait de penser avait dégrisé ses sens, il ne gardait de la féminité de ce soir, tantôt si aromatique, qu'un pur visage de jeune fille d'autrefois dont son imagination se souvenait. Ses sensations de plaisir cruellement refoulées avaient

dégagé cela. Cette figure chaste était la seule image de femme que portât maintenant son âme redevenue grave. L'image était douce et pensive. La tête s'avançait dans un mouvement de curiosité lente, inconsciente ; les grands yeux interrogatifs et tendres, très bleus, s'ouvraient à même la nuit, lui rapportant un peu de son ciel, et le menton s'appuyait câlinement sur un coussin de nuages.

Il croyait sentir la pesée de ce menton d'enfant sur son cœur.

VII.

à Emile Verhaeren.

Ils étaient venus par une route profonde et enfermée, ascendante et dévalante qui serpentait entre des haies grêlées de mûres sauvages et des vergers en coteaux de velours où les arbres bas craquaient sous le poids de leurs fruits.

Devant les premières maisons tapissées d'espaliers, la voiture avait tourné, de l'allure confiante et légère de ceux qui se sentent délivrés des indécisions du voyage et qui arrivent.

Le bruit clair des roues s'étouffa au gazon d'une drève ombreuse qui longeait le parc. D'un élan plus vif ils descendirent dans la vallée.

Le soir approchait. Le clocheton fluet d'ardoises, aux lueurs frissonnantes, remontait sur lui son lourd manteau de feuillage ; mais le coq, dressé comme pour défier le soleil, chantait encore. Fuyant la ville, Mad et Christian étaient venus s'abriter.

Et ce matin déjà, quel délicieux éveil : toute la campagne dans les limbes, un paysage nuptial qui concevait la vie pour eux. Par la fenêtre ouverte une procession vaporeuse de voiles, un effumement d'ondes bleutées qui se cardaient en spirales au fil de l'air.

Un bouquet fluide et blanc jaillit et se balança dans la blancheur de la brume qui se défit alentour et, sur ce rêve d'eau, la lumière se leva.

La lumière décachait des œufs d'or de la neige. De la rosée aux ailes, des oiseaux partaient pour le ciel. D'autres, avec de petits cris, creusaient leur vol en courbe pour passer sous le soleil bas.

Pris aux mailles de la ruisseleuse chanson de l'eau, Mad et Christian se laissèrent être en cette ronde d'âmes de voix liquides qui sensibilisait la permanence de la vie autour d'eux.

Toute la journée, paresseusement, ils la passèrent à contempler l'aspirante aspersion de l'eau, l'aspiration de l'eau qui songe. La fraîcheur du souffle d'eau leur caressait le visage. Fusée entre deux ailes larges d'eau retombante où sautelaient des gouttelettes vives, scintillations de diamant d'eau limpide au soleil, le jet d'eau hiératique cherchait le rhytme subtil et tendre qui le fixerait en le contour d'une fleur de lys florentine. Il avait le mouvement mol et l'ondulement d'un arbuste ; il avait des frémissements qui secouaient des nuages de sa tête poudrée. Il se débattait sous le vent et le vent en chassait des fumées de désir. Le vent le faisait osciller, chavirer et s'épandre en chevelures de pluie, en crinières blanches de casque au cimier d'argent d'où partaient des saltarelles de perles d'eau.

Le jet d'eau gazait, dans la perspective, un parterre de roses en demi-lune et la grille ajourant sur la drève sombre ses entrelacs.

De pâles apparitions de visages se collaient à la grille pour regarder les roses. On ne les voyait pas venir. Les regards s'allumaient, flambaient sur les

fleurs, puis s'éteignaient et chaque visage emportait tout de même sa tristesse sourde de sorte que Mad pensa :

C'est dehors, aujourd'hui, que sont les prisonniers !...

— Cette grille, dit-elle, me rappelle celle du parc où tu n'as pas voulu entrer.

— La grille était fermée.

— On pouvait y entrer de toutes parts. Il n'y avait plus de clôture ; le parc était abandonné.

— Non, Mad, le parc n'était pas abandonné ; rappelle-toi la fidélité de ce vieux portail gardant encore le domaine démantelé. Cette grille dans son châssis de pierre, ces tronçons de murs enracinés parmi les plantes comme un squelette à leur chair.

C'était beau ce geste de volonté au fronton de la lande vivace, à l'orée du champ splendide d'essences rares où tout croissait en passion et en liberté !...

— Tu as raison, dit-elle, si tu avais voulu entrer, j'aurais eu peur... et c'est drôle, il y avait, comme ici, un mouton devant le seuil.

Un mouton broutait depuis le matin l'herbe de la drève. Les ferrures de la grille où son image s'appuyait le surmontaient d'une croix aux branches volutées. Cette croix lui était légère. Ignorant de toute vision, le pauvre aux yeux sillés voyait à peine l'herbe tendre qu'il goûtait.

Vers le soir des paysans vinrent le chercher et les visages, à la grille, se firent plus rares. Ceux qui passaient, silencieux, semblaient regarder de plus loin.

Dans le jour épuisé, le jet d'eau s'affaissa, berçant d'une chanson lasse la solitude.

Mad et Christian ne savaient rien des chemins du temps ni de ses étapes à travers ce pays nouveau et, dans l'infini de leur isolement heureux, le temps leur avait paru immobile. Ils se réjouirent de voir que le temps modulait pour la résolution de l'harmonieuse journée.

— Le Soir !... annonça Mad, d'une voix liturgique.

Puis, enfantinement heureuse, serrée à lui :

— Dis ! notre arrivée, hier, notre promenade !...

Ils avaient exploré le parc dans les ténèbres, en

trébuchant aux racines affleurantes, en se heurtant à des murailles d'ombre.

Appendue peureusement au bras de Christian elle allait les yeux levés, parce que la seule clarté venait d'en haut, et s'amusait à dénicher les étoiles entre les cimes :

— On en découvre! on en découvre!... Le ciel est splendide!

Christian lui avait dit :

— La splendeur du ciel est un rêve de nos yeux. Ce sont nos regards qui sèment les étoiles.

Et Mad qui voyait quels yeux religieux il avait ce soir désirait le beau ciel nocturne qui allait se rouvrir pour eux.

Et voici que recommençait leur promenade au reflux du jour, au glissement de l'heure inclinée qui dédorait le gazon.

Ils flânaient à l'aventure quand, d'une pression câline, elle l'attira par un chemin d'où soufflait à couvert une senteur d'accacia.

Ils marchèrent vers le parfum. Mais le chemin, rompant ses massifs, s'ouvrit sur une pelouse et, devant eux, s'érigea sur un trépied jaune en

roulé de capucines une énorme sphère argentée.

Christian fit un geste d'impatience qui le détacha de Mad :

— Encore ce hideux objet ! j'avais prié le jardinier de l'enlever. Mentalement, il murmura une phrase dont ses lèvres tremblèrent.

Il essaya de culbuter le trépied ; le trépied était ancré au sol.

Mad voulait retourner, d'autant plus que le parfum était évanoui. Elle voyait la colère glacer le visage de Christian.

C'est moi qui nous ai menés par ici ! songea-t-elle. Des larmes lui sautèrent des yeux et elle rapprocha leurs têtes pour lui demander muettement pardon.

Il vit dans la sphère l'enflure de leurs masques. Il vit leur baiser difforme et les larmes de Mad couler ridiculement. Alors, une espèce de rire le tiraillant aux commissures des lèvres et des paupières, il éteignit d'un coup de poing le foyer de laideur.

Elle avait tressailli au choc.

— T'ai-je fait mal ? demanda-t-il.

De petits morceaux de verre chantaient une moquerie argentine en dégringolant dans la sphère béante et noire comme un crâne vide.

— Pas à moi, mais les vilaines figures avaient l'air si souffrant !...

Christian reprit le bras de Mad qui séchait à la face du ciel mourant ses grands yeux brûlants de larmes, et elle ne voyait pas couler le sang du poing blessé sur sa robe, tandis qu'ils rentraient transis par le froid de cette nuit qu'ils avaient attendue comme un instant de grâce.

VIII.

à Fernand Brouez.

A l'heure du bal le palais des danseurs et des danseuses ressemble, accroupi sur la dune, à un môle creux aux parois de verre illuminées.

La salle est un parterre bousculé de couleurs tendres où des femmes-fleurs s'offrent aux feux de lourds papillons jaunes pendant que le jaillissement de l'écume de clarté contre les verrières donne peut-être aux passagers du large la nostalgie de ce plaisir étoilé à la côte.

La mer monte.

La rotonde bombée comme un torse sous une cuirasse étincelante, défie les lames.

Mais la mer ne veut pas monter jusque-là malgré sa rumeur d'airain, sa rumeur noire balancée en perpétuelle menace, car elle inonderait les fleurs et noierait tous les papillons.

Christian songe au fracas de l'eau géante roulant ses vagues dans le hall et se demande de quel geste le petit batteur de mesure rhythmerait alors la musique de la danse.

Gouverne-t-il un monde, ce chef dont le bâton s'ennuie d'être impératif et trace des croix sur les couples qui passent comme pour les décompter?...

Du bord de la dune Christian regarde ceux qui dansent.

Les hommes sont pareils à ces ombres falottes qui plongent dans les glaces et se dérobent par les portes avec l'affaissement subit d'une étoffe décrochée d'un lambris.

Les femmes ont une figure d'opale. Les regards qu'elles échangent transparaissent à leurs corps diaphanes. Elles semblent les images en tons clairs d'un vitrail profane.

Elles passent dans un tournoiement de nuances. Une buée blanche les enveloppe et les suit en sil-

lage, en voie lactée du rêve de leur féminité.

La danse va vite. Elles se penchent, les pieds détachés du sol, emportées à la pente.

Il y en a de trop passionnées qui se teintent de souffrance à sentir leur âme prisonnière dans leur corps qu'emporte et cahote une ombre dure.

Il y en a de trop sensuelles qui s'évaporent de plaisir. Elles se renversent et leurs yeux s'éteignent comme les fleurs se fanent.

A la reculée, sous la poussière lumineuse, ce devient une danse diversicolore de flammes pâles à formes humaines, et puis une danse de fantômes dans le brouillard.

Christian se souvient d'avoir dansé.

La danse c'est du mouvement sculpté dans la musique de notre âme. Il en sait la volupté.

Mais ceux-ci tournent autour de leur âme sans la reconnaître et la musique marque le pas, d'un thème automatique qui n'est que le schème du mouvement des membres.

La lune qui vient de se lever derrière Christian le nimbe et projette son ombre dans la salle aux

pieds d'une jeune fille en blanc. La jeune fille est est assise. L'ombre la frôle. Elle tressaille.

Christian se détourne et va descendre à la plage quand il entend jusqu'au fond de lui le son lancinant d'une corde qui se brise.

La jeune fille a un visage opaque de tristesse et la lumière joueuse évite son corps souffrant qu'un souvenir ou un désir étouffe.

L'ombre revient auprès d'elle et Christian suit son ombre. L'invitée se dresse avec un sourire. Ils dansent. Elle s'abandonne. Elle est heureuse et son visage s'éclaire.

Christian parle. Une voix terne et lointaine lui répond qui n'est que l'écho de sa voix.

Christian souffre ; la musique étroite qu'on fait ici lui comprime l'être. Mais quel froid dans cette salle ! Et il n'a pas encore touché un corps : sa petite danseuse heureuse est entrée dans son cœur et c'est sur lui-même qu'il ramène le bras pour mieux la tenir. Cette sensation lui donne le vertige.

Il sort et s'assied dans le sable frais en se disant : Je suis vieux ; je n'ai plus l'habitude de la valse.

Et il respire tandis que tout son être s'exprime aisément au chant retrouvé de la mer.

Il demeure un instant à regarder l'eau. L'eau s'étame sous la clarté de la lune. Puis il se lève. La lune le nimbe encore. Comme qu'il se tourne elle projette son ombre devant lui et lorsqu'il a voulu envoyer un dernier regard vers ceux qui dansent il a revu la jeune fille et sa mélancolie penchée sur l'ombre.

C'est avec peine qu'il se détourne maintenant. L'ombre vire lentement. Il la mène vers la mer et à mesure qu'elle dérive se creuse le cœur de Christian où l'image triste s'est collée.

Il pousse l'ombre à l'eau ulcérée de clarté. La mer descend. L'ombre se plie, ondule au flot, se casse à l'arête d'une lame, s'allonge démesurément et glisse sur l'eau comme sur de l'huile.

Il attendra que la mer l'emporte ou qu'au matin le sable la résorbe, tel un mirage au lit d'un fleuve qui se tarit.

IX.

à Eugène Demolder.

Des gens qui l'avaient vue rieuse aux fenêtres de la villa, s'amuser au miroitement des petits foyers sans flammes que le soleil allume dans les vitres; des gens qui l'avaient vue émietter le pain bénit aux moineaux de la rue et brûler ses désirs aux feux écliptiques des apparences, la croyaient frivole.

Pourtant, tous les soirs, insatisfaite et lasse, quand retombait le rideau, elle tournait lentement ses regards vers le jardin et, penchée à l'appui du balcon que retenaient à la terre des tiges de lierre et de vigne-vierge, elle baignait dans la lumière

du crépuscule son masque grave. Elle venait délivrer son âme et l'écouter.

Pourquoi ne sortait-elle qu'au soir, cette âme, ainsi qu'une évadée ?Celle qui lui donnait asile ne le savait pas.Elle sentait que cette âme était bonne; elle l'aimait d'instinct et aussi peut-être en raison de la compassion que suscite une destinée douloureuse.

Mais, pendant le jour, elle s'en éloignait comme de quelqu'un qui dort et l'âme reposait délaissée, presque ignorée, les yeux clos, tels ces malades lucides et doux qui craignent de trop arrêter la vie à leur chevet et simulent le sommeil afin qu'on ne vienne point sans le vouloir auprès d'eux. Elle attendait son heure. Elle attendait le soir.

Dès que le calme du soir immobilisait le feuillage et que le soleil avait passé, tout le rire de la maison tombait et la jeune femme n'avait pas conscience d'être jamais une autre que celle qui se penchait à l'heure spirituelle vers le jardin. L'âme était là, parmi les arbustes noirs, ombre claire surgissant, disparaissant... On entendait, au pied du mur, le fredonnement de sa voix égale et rêveuse,

point désemparée ni triste. C'était la voix de quelqu'un qui se lève et fait son œuvre simplement.

Un matin que, parmi la foule, la jeune femme à la terrasse de sa villa s'agitait avec, au visage, le reflet de sa vie du jour, chatoyante et vaine, et des lueurs de sensualité dans les yeux, elle eut un éclat de rire à fendre l'âme.

Christian vint à elle et lui demanda doucement pourquoi elle était triste. Cette parole la saisit toute. Son regard se voila comme si une nappe d'eau fraîche s'était mise à couler sur ses yeux. Déjà le ramage des conversations s'éteignait autour d'elle, s'en allait par lambeaux en rumeurs de voix d'une autre rive. Elle se laissait emmener. Ils traversèrent lentement la maison jusqu'au jardin.

Le jardin, qu'elle n'avait pas l'habitude de visiter d'aussi bonne heure, s'inondait de soleil. Il lui apparut glorieux d'efflorescence et de lumière avec ses corps penchés d'arbustes, ses visages de fleurs et ses rameaux tendus vers elle et caressants qui lui frôlaient le visage en y froissant leurs feuilles avec un bruit de soie.

Un parfum de gratitude montait de la terre et quelle joie silencieuse !

— Je ne le croyais pas aussi profond, dit-elle.

Christian ne lui répondit pas qu'il avait vu s'ouvrir la haie de ronces devant eux et qu'ils étaient, depuis un instant, sortis de l'enclos — car les choses, mieux intelligentes et respectueuses d'illusion que les hommes, s'écartaient à leur venue, en leur souhaitant tout bas un long voyage...

Ils marchaient dans la campagne. Elle, émerveillée et recueillie à la traversée de ce paysage familier qu'elle voyait pour la première fois.

Allègres, en excursion matinale, ils prenaient l'allure légère et franche de ceux qui connaissent leur but et bientôt ils entendirent autour d'eux, rire et jouer des voix qui murmuraient le bonheur. Ils entendaient dialoguer en écho leurs paroles et jusqu'à leurs silencieuses pensées : l'âme libérée avait trouvé une compagne et lui racontait sa joie d'avoir cultivé en secret le jardin pour cette heureuse promenade.

Ils marchaient à travers des champs de fleurs. Les contrées s'éveillaient à leur approche. Ils

marchaient sans rien cueillir. La perspective se masquait de touffes et de rideaux ; mais on devinait aux senteurs et aux mélopées de l'étendue des forêts lumineuses et des sentiers pleins d'ombre fraîche.

Tout à coup, s'arrêtant, les mains jointes et pressées contre sa poitrine, elle dit avec un sanglot de bonheur et d'orgueil :

— Mon jardin fait donc le tour de la terre!.....

Jamais sa voix n'avait sonné aussi pure et aussi haut. Les rayons d'or du soleil en carillonnèrent.

Christian éprouvait une émotion inattendue. Voici que cette petite être tant fidèle à la vie récompensait sa bonne pensée en l'exaltant.

— Même là-bas, disait-elle, où la terre dévale sous le soleil dur, on ne voit pas finir le chemin. J'entends la course clair-chantante du ruisseau vers lequel il descend. La source est là !.... Elle étendait la main en inclinant la tête vers le chant. Pour l'entendre aussi, il attira, contre son corps, le corps frêle vibrant des harmonies de la source,

tandis qu'elle continuait à bavarder sous son regard :

— Pourquoi finirait-il, le chemin, puisque le champ de fleurs qu'il longe ne finit pas. Moi qui suis petite j'aperçois des têtes de fleurs au versant. Allons toujours ! Mais prenons garde aux insectes sous nos pas et marchons sans briser la tige des fleurs.

Cependant les gens de la rue qui passaient devant la villa aux fenêtres closes affirmaient qu'il y avait quelqu'un de mort dans la maison.

X.

à Maurice Maeterlinck.

Aux confins de la ville était la station, éclairée de fanaux puissants et doux, où Mad et Christian venaient ressentir la joie des arrivées.

Beaucoup de trains la traversaient.

Au fracas de leur passage succédaient des minutes d'attente magique et de vie suspendue à la pensée des choses.

Des trains éloignés sillonnaient sans bruit la campagne.

Ceux qui passaient sous l'horizon illuminaient le ciel de leurs reflets.

Le trille d'une perpétuelle sonnerie faisait rayon-

ner le silence. On eut dit un grésillement de lumière entre des cils sonores :

— Ecoute la petite vieille qui grelotte sous la lune.

— Où ça?

— Dans la prairie, regarde, ses yeux clignottent.

Les fanaux enguirlandés d'un vol de papillons gazaient de bleu anémié de lune la confidence qui se chuchotte au cœur du passage, la nuit.

Du côté de Mad on devinait une maison blanche, des terrasses bordées de massifs de feuillage, une prairie et un bois de trembles.

Du côté de Christian la voie s'étrécissait sous l'arche violette d'un tunnel que gardaient des figures de sphynx et des regards verts et des regards rouges parmi les choses immobiles.

C'était par où le train qu'ils attendaient devait arriver.

Les rails luisants foraient l'ombre et s'infléchissaient au tournant de la voie mystérieuse.

La fixité des regards à l'entrée du tunnel inquiétait Mad. Le geste manchot des sémaphores indiqua de l'invisible. Des wagons se tassaient comme des bêtes endormies sous leur carapace.

— Il fait trop calme, dit-elle en se rapprochant de Christian : J'ai peur.

Elle se montrait très effrayée ce soir.

Son âme vibrante était d'habitude plus accordée ; mais il y a des heures où notre âme s'électrise des relents d'un orage qui contourne le pays où nous sommes. L'orage nous épargnera peut-être. Pourtant il nous menace. N'est-ce pas ce qu'on appelle des pressentiments ?...

Dans un groupe on parlait des arrivées prochaines. Quelqu'un avait prononcé distraitement cette phrase : « il faudrait un malheur !... » et Christian lui-même avait tressailli parce qu'il craignait le magnétisme des paroles.

Sans penser à la phrase, Mad l'avait entendue. Deux trains s'étant croisés au loin, elle dit :

— Voilà un mauvais signe.

Un gémissement se traîna et retomba étouffé. Elle se dressa, sous le coup de l'épouvante, tout le blanc cornalin de ses yeux laqué de bleu de lune :

— Entends-tu ?

— Grande effrayée, c'est le son de la corne des hommes d'équipe.

— J'avais cru entendre gémir à la mort... Si, pourtant, un homme s'était noyé !

— Où se serait-il noyé ?

— Au fond de là, regarde l'eau noire touchée de lueurs.

— Mais Mad, il n'y a pas d'eau. Ce sont les rails glacés qui filent ces lueurs. Il y en a dans les champs, au pied de la maison blanche et des terrasses, au long du bois. Sois heureuse, c'est la passion qui creuse ces ornières de clarté aux voies. Les voies s'espacent ; les lueurs se multiplient et s'échevèlent. Partout, autour de nous, la vie est signalée. Il va venir des êtres.

— Ainsi c'est de la passion figée aux ornières ?...

— Pourquoi penses-tu des choses de mort, toi qui aimes tant voir venir des trains bondés de lumière dans la nuit ?...

— Pourquoi a-t-on parlé de malheur ? — C'est vrai, toute petite, quand j'entendais le roulement d'un train, je courais à la barrière. Moi, tous les trains m'emportent.

Leur lanterne rouge est mon cœur accroché, mon cœur lamentable et qui m'attire.

Elle s'animait, sa frayeur muée en une sorte d'ivresse.

— Ton cœur ! chère voyageuse, où vas-tu, d'où viens-tu ? Je te croyais auprès de moi.

Christian avait la voix anxieuse.

Elle lui dit doucement.

— Si c'est pour m'y retrouver sans cesse que je voyage!.. Tu demeures si loin quelquefois, loin comme-ça, écoute :.....

Un train serpentait très haut dans la campagne. Son roulement clair faisait le bruissement des vagues de la mer quand il se répercute au fond d'une coquille en spirale. Le roulement décroissait ; mais on entendait la trépidation sourde et profonde d'un autre train à la lisière du bois. C'était l'express, celui-ci, qui allait brûler la halte.

Il avait franchi la courbe ; il accourait au manivellement précipité de sa bielle rhythmant le galop. La terre noire, entre les roues, frissonnait sous une pluie d'étincelles.

Un bras cassé de sémaphore s'abattit en geignant. Une grosse lumière se leva tel un soleil

au ras du sol, et le train passa en déclaquant des palettes dans une giration de tonnerre.

Mad demeurait écrasée sous le bruit.

Elle n'avait rien vu qu'une fusée d'images s'éclipsant l'une l'autre et déjà l'arrière train s'immobilisait autour d'un feu rouge que la nuit résorbait. Et Mad sentait diminuer son cœur.

— On devrait toujours partir n'importe pour où, murmura-t-elle.

L'odeur d'ici la grisait.

— Tu ne connais pas la bonne sensation de s'abandonner aux choses et d'aller plus vite que le temps. Oh ! la volupté de passer ! L'essor fou des trains qui se frôlent aux battements de fer de leurs ailes comme des troupes d'anges noirs en colère !... Les trains sont pleins d'êtres qui s'aimeraient peut-être. Ceux-là viennent d'où ceux-ci vont sans savoir s'ils se touchent au passage. On ne saisit rien que des frémissements, des éclats de gestes et de pensées ; les visages légers tremblent au souffle de la course. Les uns causent remués d'une joie de marionnettes ; d'autres allongent un masque mince et grave, muet pour toujours...

Penser qu'un jour nous nous sommes peut-être aperçus ainsi trop vite pour en avoir conscience.

Christian dit :

— Cela peut arriver encore.

— Oh ! Christian, comment veux-tu?

Mais elle ne trouva pas les mots pour lui expliquer que c'était impossible.

Au reste, le froid de cette parole avait défait son exaltation. Elle revenait à lui entre leurs phrases espacées et crut à le voir un peu triste qu'elle devait le rassurer.

— Tout de même je crois que ceux qui se connaissent bien se devinent passer.

— Ne le souhaitons pas Mad. ce serait trop douloureux.

Elle se tut.

Christian regardait vaciller sous le tunnel une lumière pareille au feu d'une barque sur les vagues. Un papillon qui avait pris là haut les flammes pour des fleurs lui caressa le visage en tombant.

— Vient-elle ou s'en va-t-elle, cette lumière?

— Il me semble qu'elle s'en va.

Ils étaient seuls. Tout le paysage s'était rouvert

et la petite vieille grelottait dans le silence de la prairie. On entendait passer le temps.

— Non, elle approche.

Un aiguilleur portant sa lanterne passa devant eux. Il marchait, la tête inclinée, avec, au bout du bras pendant sa lanterne rayonnante. Il semblait avoir recueilli une étoile vive et l'emporter chez lui, dans une châsse.

— Qu'il a l'air simplement heureux, dit Mad ; bien sûr, il a trouvé le bonheur. Est-ce qu'il ne voyage jamais lui ?... est-ce qu'il n'a jamais vu d'autres pays ?...

— De voir tant de trains y aller, il en a sans doute perdu l'envie, répondit Christian. Alors, du ton de quelqu'une qui pense ailleurs, Mad dit avec une inflexion d'ennui :

— Encore un train...

Celui-ci tournait ses roues d'une allure indifférente et lasse.

Il n'avait qu'une voiture éclairée. Les gens qui l'occupaient étaient frileux et maussades de ce réveil à une petite gare, la nuit. Ils allaient avoir

du mal à se rendormir parce que dans les voitures obscures tout le monde chantait.

Ces chants remémoraient à Mad des sensations mauvaises :

— Quel train lugubre !... dit-elle ; je comprends que les gens de la voiture éclairée aient l'air si triste.

Ces gens avaient refermé les yeux.

Les grandes roues se remirent à tourner du mouvement paresseux d'aubes qui recommencent à battre l'eau et le train fut emporté par la bête au col fumant avec ses tampons pareils à des moignons et son feu de poitrail qui saignait sur la voie.

Une fumée noire voilait d'une taie de crêpe les feux des disques.

— Nous aurions mieux fait de suivre l'aiguilleur et de rentrer chez nous tout à l'heure, dit Mad.

— Avant que le train fût arrivé?

— Quel train ?

— Celui que nous attendons.

— Il y a si longtemps que nous l'attendons, Christian. Les feux qui veillent vont s'éteindre.

Moi je commence à désespérer. Vois, le paysage se dépouille, l'hiver vient, il fait froid... Crois-tu qu'il arrivera ?

Chistian songeait qu'on avait trop peu vu le le soleil cet été et que la neige qui efface les chemins allait de nouveau s'amonceler, arrêter les trains dans la campagne et sa voix tremblait un peu de froid déjà ou de tristesse, tandis qu'il répondait à Mad en la serrant contre son cœur :

— J'en suis sûr !

XI.

au souvenir de Max Waller.

Une tiédeur douce s'attarde. Les feuilles tombent. La terre passionnée qui se sent mourir brûle ses derniers parfums. On glisse sur des feuilles jaunies, panachées, grasses, pareilles à des ailes de papillons morts collées aux dalles par la pluie de la nuit. Des parfums rôdent, follets, fantômes, dansants comme des flammes d'exhalaison, puis, alourdis, blessés, s'abattent dans une convulsion d'agonie.

Sous le ciel humide et fiévreux, affolée de sensualité, la terre s'offre suprêmement. La volonté grave de renoncement qui descend en elle accroît ses désirs. L'arrachement ressemble à une

communion, c'est la mort amoureuse. La terre souffre de se séparer de ce qu'elle a enfanté. Profane, elle sent que son amour est la raison de tout et voudrait en envelopper toutes les choses pour les ramener sur elle. Et la vie qui aime bien la terre est tentée par sa tendresse ; elle frôle les feuillages bas ; elle exaspère de voluptés subtiles les fleurs.

Dans cette symphonie odorante d'accords étranges, de dissonances aiguës, de syncopes, de spasmes, des palpitements doux, d'exquises nuances au relent spirituel signifient que, de tous côtés, des fleurs rendent leur âme caressante.

Mais on ne sait plus ce qui meurt, on ne sait plus ce qui vit. La nature s'évague et délire. C'est le ressac et le tourbillon des fluides. Jamais ils ne se sont attouchés comme à cette heure décomposée et troublante où les lueurs noires de l'hiver couvrent déjà les bords de la région. Je me sens ivre de tristesse !....

Regarde, voici la maison où je suis né. J'en suis sorti volontairement et ne pourrai jamais y rentrer. Je croyais en emporter toutes les images ; je

croyais en tenir l'âme toute dansmes yeux, et maintenant ces murs me cachent quelque chose de réel, quelque chose de ma vie que je ne verrai plus.

Abriteuse de tendresse, la chaude maison était le foyer où nos vies convergeaient. Nous y avions vécu ainsi que des enfants. Nos yeux l'avaient décorée, nos espoirs l'avaient éclairée; notre amour l'avait animée.

Comme on la distingue des autres! Avec sa bonne figure d'être, on dirait qu'elle va venir vers nous.

Nos illusions s'étaient réfugiées peu à peu en elle. Sans nous faire mal, elle nous les avait prises pour les garder et les perpétuer en ses formes de sorte qu'y rentrer c'était rentrer dans la jeunesse chatoyante qui nous la faisait grande comme le monde. Nous sommes sortis du monde.

Désormais nous irons frapper à des portes pour demander un gîte, et nous coucherons dans des chambres froides, parmi des objets inertes qui feront le vide autour de nos rêves.

Vois, ses yeux s'éteignent. Peut-être qu'elle

souffre. La nuit est déjà sur elle. Nous montons la colline. Elle nous regarde tristement comme un être qu'on délaisse.

Parmi tout ce qui meurt aujourd'hui, je me sens curieux de ce qui va naître.

ACHEVÉ
D'IMPRIMER
LE 10 JANVIER 1895
A L'IMPRIMERIE CENTRALE,
G. DE KEUKELAERE A GAND,
POUR « LE RÉVEIL. »

Musée de la Littérature